

Chroniques de ma terre trouvée



▲ Dessin original d'Eric Bricka, avec son aimable autorisation

Laissez-moi me présenter : je suis vétérinaire. A priori rien à voir avec la littérature. Lassé de soigner depuis quelques années des chienchiens à leur mémère dans une grande ville, je suis venu m'installer dans ce petit village de campagne, pour exercer mon art (comme on dit) auprès de chevaux, veaux, vaches ... Je n'ai pas complètement évité les mémères, il y en a quelques-unes ici, mais je respire mieux. J'ai choisi le Morvan, pour une raison qui peut paraître futile : le paysage. Vallonné, presque montagneux, vert, animé grâce aux chemins, aux rivières, aux haies, c'est un paysage vivant et naturel, qui n'a pas l'air d'être créé pour faire beau sur les cartes postales et les dépliants touristiques.

Mais laissons-là ces considérations. L'important pour vous, cher lecteur, c'est que j'ai rencontré, là-bas dans ce village, des gens charmants, des abrutis aussi comme partout, mais surtout des gens qui vivent dans une sorte de communauté. On s'entraide, on s'inquiète les uns des autres, on fait des fêtes de village, bref, il y a une vraie vie. Ce petit groupe me semble très loin des habituels chromos sur la désertification des campagnes ! Bien sûr il y a peu de jeunes et beaucoup de retraités. Bien sûr il n'y a plus de commerces et toutes les courses se font à la ville voisine. Bien sûr... Mais il se passe réellement quelque chose ici.

Alors j'ai eu envie de raconter, moi qui n'avais jamais pris la plume. J'ai un peu joué avec les situations, transformé les noms et les lieux, mais au fond tout est fidèle. C'est bien mon village que je vous raconte sous forme de chroniques, même si vous étiez bien en peine, avec les rares indications que je vous donne, de le situer sur une carte !

« Procurez-vous d'abord vos faits, puis déformez-les autant que vous voudrez. » Rudyard Kipling.

Juin

Ce jour-là, assise sur une chaise blanche, Valentine avait les yeux perdus dans le vague. Comme tous les jours depuis deux ans, elle passait son après-midi là, assise à ne rien faire, attendant que le temps passe. A quoi s'occuper quand on est seule ? Bien sûr ses voisins venaient parfois lui rendre une visite, mais ils la dérangeaient dans ses habitudes. Alors, elle n'était pas vraiment aimable avec eux. Elle oubliait de leur proposer un verre, véritable affront dans ce pays. Ils repartaient avec des regards apitoyés, en se disant " elle n'a pas encore fait le deuil. " Soudain, un bruit de chahut se fit entendre au fond du terrain. Là-bas, à la pointe de son jardin en triangle, deux chats se battaient. Son attention se porta alors sur ce qui restait de la pelouse et des buissons. L'herbe n'avait pas été coupée depuis deux mois, aucun arbuste taillé depuis deux ans, depuis la mort de son mari. Ici la nature est généreuse : la terre est riche, il pleut régulièrement, les nuits sont fraîches et en été les journées sont chaudes. Si bien que le jardin ressemblait à une friche, où plutôt ne ressemblait à rien. Elle observa cette catastrophe un long moment, étonnée de ne pas s'en être rendu compte plus tôt. Elle aurait pourtant pu demander à l'un ou à l'autre un peu d'aide, cela se serait fait sans problème. Bizarrement, elle n'y avait pas songé. Alors, pour la première fois depuis... ce qu'elle ne pouvait toujours pas nommer, elle prit une décision : elle alla attacher ses longs cheveux gris, chercha dans le fouillis de l'atelier un sécateur, et se mit à tailler, à rabattre sévèrement comme ils disent dans les manuels de jardinage, en un mot à ratiboiser.

Toute pimpante dans sa robe à fleurs, Valentine attend l'inspecteur. Assise sur sa petite chaise, qu'elle a repeinte en vert il y a au moins deux ans et demi, elle contemple son œuvre, fière d'elle. Les rosiers sont éclatants, à leurs pieds courent toutes sortes de fleurs. Au centre du jardin, un massif de tulipes mauves et blanches aux pétales ondulés et de narcisses blancs est fané depuis quelques semaines. Entre les bulbes, elle a planté de petits pieds de verveine de toutes les couleurs qui prennent le relais. De l'autre côté du jardin, les iris annoncent une belle floraison, bordés par des renoncules et des gypsophiles

blanches. Là encore elle a fait preuve d'astuce. Entre les rhizomes, elle a planté des cosmos et des zinnias, qui fleuriront en été. Ainsi son jardin sera beau toute la saison. D'année en année, le jardin a embelli.

Maintenant, dans le pays, tout le monde fleurit les abords des maisons. Ce n'était pas le cas autrefois ! La moindre ferme, même isolée comme c'est le cas pour beaucoup, vous accueille avec des arbustes ou des géraniums. Mais la maison de Valentine croule littéralement sous les fleurs. Il faut dire que ce qui était une simple occupation est devenu au fil du temps une passion. Sa fille ayant insisté, elle s'était inscrite au concours Jardins Fleuris. C'est la première année qu'elle participe. Si ça marche, elle recommencera. Pourvu que l'inspecteur ne soit pas en retard !

Deux mois plus tard, nous lisons dans le bulletin municipal : " l'équipe municipale est heureuse de féliciter Mme Valentine P. pour sa troisième place au concours Jardins Fleuris. "

Je ne connais pas Valentine P. Je n'ai fait que retranscrire ce qu'on m'a raconté de son histoire, que j'ai trouvée si attachante. Un jour, je jouerai celui qui passe par hasard, et je la complimenterai pour ses fleurs. Je suis sûr que cela va accrocher, et je me ferai une connaissance de plus...

Juillet

Il y a quelques jours, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres une invitation à la réunion de préparation du repas champêtre. J'étais intrigué, car pour l'instant je ne fais partie d'aucune organisation dans le village. Néanmoins, poussé par la curiosité, j'y suis allé.

Si j'ai bien compris, il s'agit d'un repas annuel, ouvert à tout le village. Il est organisé de curieuse façon, sous l'égide d'une association dont tout le monde est membre plus ou moins de facto, résidant du village ou même simple propriétaire d'une résidence secondaire. C'est pour cela que j'étais invité ! Comme dans toutes les associations, un bureau élu avec président, secrétaire, trésorier organise les activités. Pour le reste... cela fonctionne sur un modèle proche de l'autogestion. Tout le monde a voix au chapitre, on ne procède pas à un vote, mais à une sorte d'approbation collective.

Le débat a été animé. Tout fut sujet à discussion et arguties sans fin : la date, l'horaire, le menu, le montant de la participation. Il y avait les tenants du samedi (plus commode pour ceux qui vont à la messe le dimanche ou qui reçoivent de la famille) et ceux du dimanche (cela fait plus fête). Certains voulaient un repas le midi (cela laisse le temps de s'attarder après, les soirées sont souvent fraîches en Morvan) quand d'autres recommandaient le soir (on peut mettre de la musique et danser, ce que, semble-t-il, personne ne fait).

Quant au menu ! Un grand moment ! Froid ? Chaud ? Et si c'est chaud qui fait la cuisine ? Dans un bel ensemble, tous décidèrent que l'année dernière, les assiettes froides n'étaient pas très bonnes, ni très adaptées aux traditions locales. Et l'année précédente, les saucisses ! Avec tous ces enfants qui tournaient autour du barbecue, quel calvaire ! Les critiques ont fusé, les propositions étaient plus rares. Chacune d'entre elles fut âprement discutée, et de cette agitation émergea petit à petit une sorte de consensus naturel, sans que personne ne prenne le pas sur les autres.

Finalement, cette année, ce sera dimanche, midi et jambon braisé !

Dans notre village comme dans tous ceux du pays, il y a peu de monde l'hiver. Comme il fait froid et que cette saison est longue, chacun se replie un peu chez soi. Avec l'été arrivent les vacanciers : les maisons s'ouvrent, la vie revient. Alors les habitants, permanents ou saisonniers, ont envie de se retrouver. C'est la vocation du repas champêtre.

Au vu de la façon dont a fonctionné cette réunion de préparation, il y aura exactement la même l'année prochaine ! Tout sera remis sur la table. Les mêmes râleront, les mêmes n'exprimeront aucune opinion, et la formule sera à nouveau complètement changée, selon cette méthode d'approbation générale. Un exemple de démocratie directe

Juillet

Depuis une semaine, à chaque fois qu'il passe devant le café, il y jette un coup d'œil curieux. A chaque fois, cela veut dire deux dans la matinée, en montant au pré de la Lucie voir ses moutons, et en redescendant. Ce trajet, il a l'habitude de le faire. Il met ses moutons à paître alternativement

dans son pré et dans celui que la Lucie lui prête, pour laisser l'herbe repousser. Et il faut toujours aller inspecter les bêtes, pour vérifier qu'aucune maladie ne les a atteintes, que les petits grandissent bien, leur parler également... Ce n'est pas qu'il ait beaucoup de moutons, mais il aime s'en occuper, et en plus cela lui procure un petit revenu qui complète sa retraite.

Pour monter au pré de la Lucie, il faut traverser tout le hameau, et passer devant le café, dont les volets restaient fermés depuis des années. Le tenancier avait été longtemps malade, mourant à petit feu d'un cancer qui le rongait. Quand enfin il était mort – une délivrance tellement il avait souffert – les héritiers avaient mis le café en vente. Tout le village avait alors craint que les acheteurs ne soient intéressés que par les murs et ne rouvrent pas. Dans une commune fortement touchée par l'exode rural, un peu d'animation ne pouvait pas faire de mal. Alors la mairie avait acheté et mis en gérance. Après un mois de travaux, la semaine dernière, le café avait ouvert. Tout le village avait été invité, un envoyé du journal local était présent, c'était un événement.

Mais il n'avait pas osé venir. Pour ne pas écorner ses maigres revenus, il n'allait pas facilement au bistrot. Une vie entière de manœuvre, ça ne fait pas une grosse retraite. Il savait qu'il passait à côté de quelque chose d'important, mais qu'y faire ? Il devait tout compter pour tenir. Seulement cela le démange. A chaque passage il jette donc des coups d'œil furtifs, mais les fenêtres sont trop petites pour qu'il puisse voir à l'intérieur. Il a bien proposé au vieux parisien également en retraite, son voisin, d'y aller ensemble, dans l'espoir de se faire payer le verre. Mais l'autre a poliment refusé : sa femme va mal, elle a des douleurs partout ; il doit rester auprès d'elle pour l'aider si besoin. Notre retraité a pensé qu'elle pourrait bien rester seule une demi-heure, mais n'a rien dit.

Chaque matin en rendant visite à ses moutons, il se torture un peu plus. Il ne trouve pas de remède à la situation, et surtout pas celui de ramener ses moutons dans son pré pour éviter la tentation. Il y a bien les jeunes d'en face, des Parisiens eux aussi. Il surveille

la maison, tond parfois la pelouse. Il a décidé de demander, l'air de rien, s'ils y sont déjà allés. Comme ces gens-là cherchent toujours le moyen de le remercier, ils comprendront sûrement l'allusion. Ils doivent arriver vendredi, d'ici là il nettoiera les plates-bandes, en plus de la tonte habituelle, pour bien mériter son blanc-cassis au bistrot. Voilà !

Pour tout dire, je regrette de ne pas avoir pris l'initiative, et de ne pas l'avoir invité au café. Je ne suis pas encore débarrassé de mes habitudes de citadin, habitué à ne m'occuper que de moi-même puisque les autres en font autant, j'ai peur de froisser les gens par des attitudes maladroites. Et je crois bien que ce qui les froisse le plus, c'est ma réserve, qu'ils interprètent peut-être comme un manque d'esprit de groupe. Il va falloir que je me secoue un peu...

Août

Dernière punaise... et voilà ! Il recula de quelques pas, contemplant son œuvre : une quinzaine de panneaux disposés en quinconce, guidant le visiteur pas à pas, d'une carte postale à l'autre. Il consulta sa montre : encore cinq minutes avant l'ouverture de l'exposition, le temps de souffler un peu. Que de travail pour en arriver là ! Un an, en tout.

Tout avait commencé un an auparavant, lors d'une brocante en plein air. Au hasard, il avait demandé son village au marchand de cartes postales anciennes. Il n'y en avait que trois, mais parmi elles une était très intéressante : on y voyait le presbytère, avec des personnes posant devant dans ces austères costumes du dimanche qu'on portait dans les années 1910. Alors il s'est pris au jeu. Tout l'été, il a écumé les brocantes, cherchant partout les cartes postales les plus anciennes, disons d'avant la deuxième guerre mondiale. Tout fier de ses trouvailles, il les montrait aux habitants du village, qui à leur tour se piquèrent d'histoire villageoise. Chacun alla fouiller qui son grenier, qui ses armoires, et dénicha des trésors à demi oubliés, et les exhiba fièrement au jeune homme enthousiaste. D'autres regrettèrent d'avoir vendu ces souvenirs aux « râtisseurs » qui avaient écumé la région pour acheter de vieilles choses. Il faut dire que les retraites sont modestes, alors comment refuser un peu de beurre dans les épinards ?

Un jour sa femme lui dit : « mais qu'est-ce que tu vas faire de toutes ces cartes ? » Pris d'une soudaine inspiration, il répondit : « une exposition ». L'instant d'avant il n'y songeait pas, et soudain tous ses loisirs de citadin et de vacancier (ici, il est en résidence secondaire) y seront consacrés : recherche plus systématiques dans de grandes foires aux cartes postales, prises de vues des mêmes lieux aujourd'hui, scannérisation des cartes postales, impression de l'ensemble sur papier photo en grand format, interviews des anciens du village à propos des photos. Un travail incessant pour déboucher sur ce jour : sur chaque panneau, au recto comme au verso, des images d'hier et d'aujourd'hui, si possibles datées et commentées.

L'organisatrice en chef du repas champêtre déboula affolée dans le réfectoire : « Dis ! C'est l'heure ! » Il s'ébroua et accueillit les premiers visiteurs : l'exposition ouvrait le jour même du repas du village, pour favoriser la visite et le bouche à oreille. Pendant plus d'une heure, alors que l'apéritif était déjà commencé, des curieux se montrèrent, plus ou moins répartis en deux catégories : les plus âgés qui ajoutèrent des précisions aux commentaires affichés, et les plus jeunes, contents qu'il se passe quelque chose dans la commune, découvraient d'anciens aspects du village.

Quand enfin il put sortir du réfectoire, la tête lui tournait sans qu'il ait bu le moindre verre. Il n'aurait jamais cru à un tel succès ! Pourtant quelque chose le chiffonnait : c'était fini ... A quoi occuperait-il ses soirées désormais ?